

Il y a quelques années, je me trouvais dans le bus à côté d'une dame âgée. Soudain je l'entendis m'appeler par mon prénom. C'était P***, que j'avais connue quand elle officiait rue Delambre dans les années soixante et soixante-dix. Nous descendîmes du bus pour prendre un café et évoquer des souvenirs. Effectivement je me souvins. Elle m'avait révélé qu'elle n'avait aucun julot, aucun proxénète mais qu'elle payait. Elle payait son carré de bitume à un consortium, un syndicat, appelez ça comme vous voulez, mais elle payait son droit de tapinage. Une fois, la police ayant pour mission d'expulser les filles de sa rue, elle avait tenté de se placer rue Vavin mais en avait été chassée, à coups d'épingles et de limes à ongles par les habituées de la rue. Pour exercer son métier, elle avait demandé à un copain flic de faire pression sur les autres gagneuses afin qu'elles la tolèrent. P*** avait fait sa pelote. Elle était intelligente, cultivée, même si ses goûts, quand je l'ai connue, étaient étranges : le Nouveau Roman,

Antonioni, etc. Avec P*** se perpétuait la tradition de la prostitution artisanale.

La Maison Tellier, la nouvelle de Maupassant, portée à l'écran par Max Ophüls sous le titre *Le Plaisir* avec Jean Gabin dans le rôle du taulier, reflète-t-elle la réalité du claqué provincial? Elle est vraisemblable mais ne constitue pas une règle. On ne fermait pas tous les jours une maison « pour cause de première communion ». Dans ces claques, les filles étaient tenues par leur endettement mais pas plus pas moins que les travailleurs saisonniers, cueilleurs d'oranges, décrits par Steinbeck dans *En un combat douteux*. C'est une injustice incontestable mais on sait, depuis 1917, que le projet de suppression radicale des injustices mène à son contraire.

Marthe Richard est une Mata Hari qui a réussi. Elle s'est sans doute vantée de ses actes d'espionnage en 14-18. Eurent-ils vraiment lieu ou dans quelle mesure? Sa grande force, ce fut son sens de la publicité. Raymond Bernard, fils de Tristan, filme en

1937 *Marthe Richard au service de la France*, où l'on voit Edwige Feuillère (Marthe) suborner pour la cause Erich von Stroheim (von Lüdwow) agent allemand en Espagne.

Pour Alphonse Boudard (*La Fermeture*) et pour Jean Galtier-Boissière, fondateur du *Crapouillot*, la messe est dite : elle avait intérêt à faire disparaître les fiches qui prouvaient sa participation au métier.

Une des raisons de la fermeture fut le côté vichyste, travail-famille-patrie du claque, son aspect provincial. Pourtant, après-guerre, la partie à trois des socialistes, des communistes et de la démocratie chrétienne (comment ose-t-on accoler le saint nom du Christ à celui de la démocratie ? aurait dit Bloy. En tout cas, moi je le dis) déboucha sur nombre d'interdictions, notamment, sous le prétexte de « protéger la jeunesse », dans le domaine de la bande dessinée.

La fermeture décrétée, il fut aisé de constater, en un rien de temps, que les prostituées et les proxos étaient toujours là,

que la tâche des services de santé et des flics était compliquée par la dispersion du personnel.

René de Obaldia a une jolie formulation pour décrire ce système de vases non communicants : « En leur défendant d'être nulle part, on les oblige à se répandre partout. »*

Une dame âgée m'affirma : « Du temps des maisons, on savait où était son mari. »

Et Michel Audiard, nostalgique, enfonce le clou dans *Les Tontons flingueurs* (1963) : « C'est pas que la clientèle boude, c'est qu'elle a l'esprit ailleurs. [...] Une bonne pensionnaire, ça devient plus rare qu'une femme de ménage. Ces dames s'exportent. »

Typologue, il décrit : « Le furtif [...], le client qui venait en voisin [...], l'affectueux du dimanche... »

Et dans *Un idiot à Paris* (1966) : « Le micheton d'aujourd'hui [...], c'est avec

* *Tamerlan des cœurs*, Grasset, 1955.

Couderc, Chapatte et Zitrone qu'il s'envoie en l'air. »

Souvenirs, souvenirs... La mémoire est visuelle, auditive, sensitive et pourquoi pas sensuelle, mais elle est aussi olfactive. Au temps des Halles, au temps où les détaillants s'approvisionnaient aux pavillons Baltard, l'odeur de fruits et légumes frais submergeait le quartier, imprégnant les autres activités, jusqu'aux rapports véniaux des filles dudit quartier. Longtemps, cette odeur, constante dans les cours des halles et sur les marchés, m'évoqua instantanément les filles publiques telles qu'elles m'apparurent dès 1960, rue Saint-Denis. L'effet était génésiaque, si je peux me permettre...

Je suis d'une génération qui ne les a pas connues. Je parle des maisons. Mais un jeune lecteur, curieux, les connaissait grâce aux auteurs qui évoquaient les filles. Excusez du peu : Villon, bien sûr, mais aussi Aymé, Honoré de Balzac, Bloy, Boudard, Céline, Dekobra, les Goncourt, Genet, Kessel, Leiris, Lorrain, Louÿs, Marguerite,

Maupassant, Mérimée, Régnier, Sade, Sartre, Sue, Vailland, Verlaine, etc., sans oublier Cleland, Caïn, Dostoïevski, Durrell, Defoe, Dickens, Faulkner, Grimmelshausen, Kawabata, Maugham, Henry Miller, Mishima, Pétrone, Shakespeare, Léon Tolstoï, Wedekind, etc., sans omettre les chanteurs et paroliers Brassens, Brel, Dimey, Fréhel, Ferré, Mouloudji, Piaf, etc. Tous louent ou plaignent, célèbrent ou pleurent, complices ou désespérés. Sacha Guitry fait dire au personnage des *Mémoires d'un tricheur*, qui se souvient d'une maison close dans une ville de garnison : « Elles étaient trois : nous étions cent ! [...] Trois filles dissemblables et cent soldats pareils – à tour de rôle ! Oui, dissemblables, et cependant c'étaient la mère et les deux filles, ces trois filles. [...] Agathe et Madeleine adoraient leur mère et elles avaient une originale conception de leurs devoirs envers elle. Lorsque l'un d'entre nous avait, à plusieurs reprises, et consécutivement, fait appel aux faveurs de l'une d'elles, elle ne manquait jamais de lui dire : "La prochaine fois, sois gentil, choisis maman !" »

Les autorités culturelles classent jusqu'à plus soif, jusqu'à l'Hôtel du Nord, qui ne fut immortalisé au cinéma qu'en studio, sous forme de décor en carton-pâte. Je regrette amèrement un traitement identique pour les plus célèbres maisons closes et leur décor. Le Sphinx, boulevard Edgar-Quinet, avec ses décors pharaoniques, fut détruit et remplacé par un immeuble de dix étages avec supermarché. Faudra-t-il mettre une plaque sur le 122, rue de Provence, le One Two Two, sur les 4 et 7, rue de Hanovre (« Nous avons une paire de claques » disait Sacha Guitry), sur le 6, rue des Moulins où Toulouse-Lautrec peignit ses célèbres scènes de bordel, et surtout sur le 12, rue Chabanais, aux chambres somptueuses, décors inouïs dont l'un reproduisait un wagon de chemin de fer, avec paysage sur une toile peinte, défilant, avec légère sensation de mobilité et même un contrôleur surgissant inopinément en criant : « Billet s'iou plaît. » Le client se relevait en colère, l'importun l'ayant fait déchanter, et lui disait : « Je n'y arrive plus, voici mademoiselle ;

prenez-la et finissez pour moi! » Et je n'oublie pas le curieux hôtel néogothique, 9, rue de Navarin, maison de la domination.